

LA DEMOISELLE DU CINQUIÈME.

XII

Le rêve de tous les lions ruinés était à cette époque mademoiselle Henriette de Chevonneux, la plus riche héritière du faubourg Saint-Germain.

C'était une grande jeune fille aux cheveux d'un blond fade aussi accablante que riche, et qui, pour surcroît d'agrémens, possédait une bosse que toute l'habileté de ses couturières pouvait à peine dissimuler.

Mademoiselle Henriette avait vingt-trois ans et régnait en despote à l'hôtel de sa mère, vieille femme qui cherchait encore à réparer des ans l'irréparable outrage, ruine respectable sur laquelle se lisaient les injures du temps sous une formidable couche de carmin et de blanc.

Cette respectable marquise professait pour sa fille une idolâtrie qui tenait du prodige pour tous ceux qui connaissaient, et par conséquent avaient eu à en souffrir, l'horrible caractère de mademoiselle de Chevonneux.

— L'aveuglement maternel, disait-on.

Il est vrai que cette affectueuse indulgence, cette admiration passionnée, cette inaltérable tendresse, avaient une source moins noble.

Feu le marquis de Chevonneux, joueur affréné, viveur émérité, avait laissé à sa femme une fortune plus que compromise ; il ne resta presque rien à la noble veuve, quelque quinze mille livres de rentes, à peu près, la misère, pour elle.

Heureusement, un vieux parent de madame de Chevonneux, gentilhomme campagnard, avare et colossalement riche, avait disposé en faveur d'Henriette de toute sa fortune, évaluée par les plus modérés à cinq ou six millions.

Henriette, majeure et fille de tête, tenait les clefs du coffrefort ; c'était elle qui défrayait le train princier de la maison, tenant compte des recettes et des dépenses avec autant d'exactitude qu'un procureur, rognant sur les mémoires, mais jetant l'or au moindre de ses caprices, fournissant à ceux de la marquise.

Elle ne réclamait en échange de ses largesses qu'indulgence pour toutes ses fantaisies, amitié et surtout obéissance aveugle.

Faute de quoi, elle l'avait nettement expliqué à la vicille marquise, elle se mariait, se séparait d'elle, sans lui faire la plus légère pension, ne lui laissant pour vivre que les maigres restes du patrimoine des Chevonneux.

C'était là l'épouvantail de la marquise, la source où elle puisait son affection.

Un matin, Henriette se présenta chez sa mère, il était neuf heures à peine, la marquise, qui avait passé la nuit à jouer au wisth, dormait encore d'un profond sommeil.

Sa fille l'éveilla brusquement.

— Ma mère, je voudrais vous parler de suite, s'il est possible. La marquise, terriblement contrariée, se souleva légèrement sur ses coussins.

— Est-il bien nécessaire que ce soit de suite ?

— De suite, ma mère.

— Alors, je vous écoute ; cependant je ne vous dissimulerai pas, Henriette, que je suis bien fatiguée ce matin.

— J'aurai fini en un instant, ma mère ; je suis venue vous dire que j'ai enfin trouvé un mari de mon goût, et que je veux me marier.

La marquise se laissa retomber sur son oreiller, en joignant les mains d'un air épouvanté.

— Mais, ma fille... essaya-t-elle.

— Oh ! soyez sans crainte, me mère, continua l'impassible Henriette, vous demeurerez avec nous, et comme je serai toujours la maîtresse, vous serez toujours chez vous. Ne croyez-vous donc pas à mon affection.

La marquise respira un peu : — J'ignorais, Henriette, qu'un nouveau parti se fût présenté. quel est ce jeune homme ?

— Il ne s'est pas présenté du tout, il n'y a peut-être même jamais songé, ajouta Henriette pensivo.

— Comment ! mais alors, et les convenances ?

— J'ai compté sur vous, ma bonne mère.

— Sur moi ? et pour quoi faire ?

— Mais pour aplanir les difficultés, l'homme que je veux pour mari est M. de Tressang.

— Oh ! Henriette ! un homme ruiné.

— Raison de plus, il me devra tout ; puis, j'en ai assez pour deux, et, d'ailleurs, son père est riche.

— Un débauché !

— Gage de sagesse pour l'avenir.

— Un joueur, un joueur !

— C'est faux, ma mère, c'est faux.

— On le dit, ma fille.

— Oui, les envieux, les méchants, car enfin, ma mère, le vicomte est certainement l'homme le plus distingué que nous ayons reçu cet hiver.

— Il a bien des envieux alors.

— Eh bien ! quand tout cela serait, je le corrigerai, et puis il me plaît.

La marquise ne répondit pas. Comme d'ordinaire, elle subissait l'influence ; cependant une idée la prit, qui lui fit faire un soubresaut sur ses oreillers.

— Mais ce jeune homme, Henriette, tu le connais à peine.

— Assez pour l'aimer.

— Mais, ma fille, ce n'est pas une raison, cela.

— C'est une raison, ma mère.

— Cependant je ne puis pas aller le demander en mariage, moi, cela n'est pas reçu. Te connaît-il ? t'a-t-il remarquée ? t'a-t-il fait pressentir ?...

— Absolument rien.

— Eh bien, alors ?

— Mais, ma bonne mère, dit Henriette avec un geste d'impatience, comprenez donc que c'est pour cela, précisément, que j'ai compté sur vous, sans cela... Pensez donc, je vieillis, il faut me marier ; le vicomte sera, j'en suis sûre, un excellent mari, si j'allais plus tard épouser un homme tyrannique qui voudrait nous séparer... Oh ! je serais bien malheureuse, et vous, ma mère ?

Toutes les terreurs de la marquise revinrent ; elle se voyait seule, avec ses douze mille livres de rente, sans train de maison, sans fêtes, sans voiture...

— Non, mon Henriette, tu ne seras pas malheureuse, ta mère ne te fera pas défaut, ta volonté sera faite, je vais réfléchir.

— Ah ! merci, ma mère, je suis rassurée maintenant ; je compte sur vous, et Henriette sortit.

— Comment faire ? mon Dieu, pensait la marquise, comment faire ? Le monde, les convenances ! Ah ! cette enfant ne respecte rien. Si j'étais la maîtresse